

Georg Lukács

*Après Hegel, rien de neuf*  
*Entretien avec Georg Clos,*  
*Kalman Petkovic, James Brener,*  
*(Belgrade)*

1970

Traduction de Jean-Pierre Morbois

Ce texte est la traduction d'un entretien de Georg Lukacs avec Georg Clos, Kalman Petkovic, James Brener, (Belgrade), auquel l'éditeur des *Œuvres* a donné le titre : *Nach Hegel, nichts Neues*.

Il occupe les pages 431 à 440 du tome 18, *Autobiographische Texte und Gespräche*: [Textes autobiographiques et entretiens]. Bielefeld, Aisthesis Verlag, 2009.

Toutes les notes de bas de page sont du traducteur.

*Après Hegel, rien de neuf*  
*Entretien avec Georg Clos, Kalman Petkovic,*  
*James Brener (Belgrade).*

INTERVIEWER : Nous aimerions commencer par une question personnelle. Que pensez-vous de votre vie ? De quoi êtes-vous satisfait, et qu'est-ce qu'il vous y semble insatisfaisant ? Pendant vos 50 années d'activité révolutionnaire et scientifique, vous avez été honoré et insulté. Quel est le sens de cinq décennies dans la vie d'un militant marxiste ?

LUKÁCS : Je suis très heureux d'avoir vécu une vie aussi tourmentée, qui a coïncidé avec des tournants historiques importants. Je suis tout particulièrement heureux d'avoir pu participer activement aux événements de 1917 à 1919. Mon *background* personnel est certes l'appartenance à la classe bourgeoise – mon père était directeur de banque à Budapest. Bien que je me sois situé sur un point de vue oppositionnel clair, j'appartenais alors, au fond, à l'opposition bourgeoise. Est-ce que la première guerre mondiale et l'effet totalement négatif de mes expériences personnelles de guerre ont suffi à modifier mon attitude, je n'en suis pas sûr. En tout cas, ce sont ensuite la Révolution russe et les développements qui s'en sont ensuivis en Hongrie qui ont fait de moi un socialiste. Depuis, je l'ai été tout au long de ma vie. J'y vois l'aspect positif de cette vie qui a eu ses hauts et ses bas, mais qui a eu somme toute une certaine unité. Rétrospectivement,

il s'agissait pour moi de deux choses : trouver comment exprimer mes propres sentiments et idées, trouver comment je pourrais servir le mouvement socialiste. Telles furent les deux tendances convergentes dans ma vie. De ce point de vue, il n'y a jamais eu de conflit.

Avec une certaine satisfaction, je peux dire qu'à chaque phase de ma vie, j'ai cherché à donner à mes idées une expression selon, à chaque fois, mon meilleur savoir. Plus tard, on a souvent pris cela pour un signe come quoi je m'étais auparavant trompé. Je le répète avec calme et sérénité : je tiens pour juste de m'être séparé de mes points de vue antérieurs. Je les tiens aujourd'hui comme faux.

La valeur et la forme de mes idées, ce n'est finalement pas à moi d'en décider, il n'est pas de ma responsabilité de m'en soucier. D'une manière ou d'une autre, c'est l'histoire qui résoudra ce problème. Je peux seulement dire que de ce point de vue, je suis un homme satisfait. D'un autre côté, je ne suis absolument pas satisfait de l'état de mes travaux ; dans le temps court que j'ai encore devant moi, je vais essayer d'exposer à nouveau certaines idées, avec les concepts du marxisme, aussi bien que je le peux, aussi précisément que possible, selon des méthodes scientifiques.

INTERVIEWER : Y a-t-il une époque où un homme est satisfait de ses œuvres. Existe-t-il seulement une telle phase, et un tel sentiment ?

LUKÁCS : Je peux vous dire très franchement : les écrivains peuvent parfois avoir un tel sentiment. En tant qu'écrivain, je pense avoir réussi à exprimer mes idées, tout ce que je voulais dire. Une autre question est de savoir

si un écrivain, après trois jours, est encore du même avis qu'au début de son ouvrage.

INTERVIEWER : Vous n'avez pas seulement été témoin de l'histoire de ce siècle, vous y avez aussi activement pris part. Si vous comparez les réalités d'aujourd'hui aux rêves que vous aviez quand vous étiez jeune homme – nous pensons avant tout à l'évolution du socialisme de la République hongroise des conseils jusqu'à aujourd'hui –, quel bilan tireriez-vous ?

LUKÁCS : Subjectivement, il faut se dire que, dans la comparaison avec les espérances exagérées avec lesquelles nous avons salué la Révolution russe de 1917, il s'avère que ce n'est pas seulement à notre époque, mais dès les années vingt, que ces espoirs ont été déçus. La révolution mondiale à laquelle nous croyions n'est pas venue. Que la révolution se soit limitée à l'Union Soviétique n'est pas une théorie d'un individu, mais la conséquence de faits historiques. Mais celui qui est marxiste et a, sur cette base, affaire avec l'histoire, devrait savoir qu'une grande formation sociale ne peut pas être transformée en une nuit. Des millénaires ont dû s'écouler avant qu'une société de classes se développe à partir du communisme primitif. Près de 1000 ans se sont écoulés avant que le système féodal se développe à partir de la société esclavagiste. En particulier, ceux qui se considèrent comme marxistes devraient savoir qu'un changement aussi lourd de conséquences que la transition d'une société capitaliste à une société socialiste ne peut pas être réalisée en une semaine, en un mois ou en un an ; cette phase que nous avons vécue n'est que la phase initiale. Des décennies et peut être plus encore doivent s'écouler avant que le monde n'entre dans la phase dans

laquelle existera – si je puis dire – un socialisme authentique.

Celui qui veut être marxiste devrait arriver à la conclusion que dans l'attente de certains événements, il ne peut pas penser y participer encore dans sa propre vie.

INTERVIEWER : Le marxisme de notre époque a soulevé de nombreuses questions auxquelles on ne peut sans doute qu'aujourd'hui répondre de manière adéquate. De cela fait partie une appréciation plus sobre et plus objective de la philosophie bourgeoise de notre époque. Comment devrait être le rapport de la philosophie marxiste à cette grande richesse de la philosophie contemporaine ? Que peut-on, comme valeur, reprendre de la philosophie bourgeoise et utiliser comme incitation à un développement ultérieur ?

LUKÁCS : Permettez-moi, dans une certaine mesure, de ne pas répondre directement à votre question. Je n'apprécie pas beaucoup les philosophes bourgeois contemporains. Dans notre pays, après la déception à l'égard du marxisme déformé qui leur a été proposé par Staline, des gens se sont naturellement tournés vers la philosophie occidentale, de la même façon qu'une femme qui a été déçue par son mari peut se retrouver un jour dans les bras de n'importe quel autre homme. Je n'apprécie pas trop la philosophie bourgeoise contemporaine je dois même par exemple avouer que pour moi, Hegel fut le dernier grand penseur, même si aujourd'hui, des journaux américains, allemands ou français déclarent que n'importe quels inconnus sont de grands penseurs. Ce n'est, à mon avis, qu'une illusion si, comme je l'ai déjà dit, des gens qui ont été déçus par le stalinisme croient qu'ils peuvent régler la situation dans le

marxisme à l'aide du structuralisme. J'espère qu'ils ne seront pas fâchés que je dise cela tout à fait franchement.

Ce fut une erreur qu'au temps du stalinisme, le marxisme officiel ait été totalement isolé des résultats de l'évolution en dehors de l'Union Soviétique. Ce fut une erreur qui ne correspondait pas au marxisme, car tant Marx que Engels aussi et Lénine lui-même suivaient avec la plus extrême attention l'évolution de la philosophie et de la science d'alors. Mais qu'il soit néanmoins dit, à ce propos, qu'ils l'ont toujours fait avec une attitude très critique. Marx ne mentionne les grandes figures de son temps – Kant, Herbart, Spencer –<sup>1</sup> qu'avec un rejet ironique.

Psychologiquement, je peux comprendre que le marxisme d'aujourd'hui à l'ouest recherche de toutes parts un point d'appui. Vu objectivement, c'est à mes yeux une erreur. En ce qui me concerne, je tiens pour absolument essentiel de bien comprendre les méthodes du marxisme, de revenir à ces méthodes et de chercher de cette manière à expliquer l'histoire depuis la mort de Marx.

L'un des péchés les plus graves du marxisme, c'est que depuis la parution de l'ouvrage de Lénine sur l'impérialisme en 1916,<sup>2</sup> aucune analyse authentique du capitalisme n'ait été effectuée. Il nous manque aussi une analyse historique et économique authentique du développement du socialisme.

---

<sup>1</sup> Emmanuel Kant (1724-1804). Johann Friedrich Herbart (1776-1841) philosophe et pédagogue allemand. Herbert Spencer (1820-1903) philosophe et sociologue britannique.

<sup>2</sup> Lénine, *L'impérialisme, stade suprême du capitalisme*, in *Œuvres*, tome 22, pp. 201-327. Janvier-juin 1916.

Où pouvons-nous apprendre quelque chose dans la littérature occidentale ? Sans aucun doute, d'importants résultats ont été par exemple obtenus dans de nombreux domaines des sciences de la nature ; de ce point de vue, il y a vraiment beaucoup à apprendre. Par ailleurs, la littérature qui est parue dans le domaine de la philosophie et des sciences sociales devrait être étudiée par nous de manière critique.

Il est illusoire de croire, comme le font nombre de déçus par le marxisme stalinien, que nous pourrions, même de Nietzsche, apprendre quelque chose. Mon attitude sur la question de savoir ce que nous pouvons apprendre de l'occident est extrêmement critique. Je souhaiterais quant à moi que les marxistes soient là extrêmement critiques. Ce n'est que par un authentique renouveau de la méthode marxiste que nous arriverons à une juste appréciation des évolutions occidentales.

INTERVIEWER : vous venez d'évoquer la notion de « marxisme officiel », en opposition aux courants philosophiques bourgeois. En même temps, vous avez affirmé qu'après les classiques, il y aurait eu beaucoup à faire. Qu'entendez-vous par la notion de « marxisme officiel » ?

LUKÁCS : Par la notion de « marxisme officiel », j'entends le marxisme qui s'est développé en Union Soviétique après que Staline a réussi à vaincre Trotsky, Boukharine et autres aux plans théorique, politique, et organisationnel. Certes, il n'est pas vrai que dans une certaine phase que je ne veux pas analyser ici, jusqu'à un moment précis, le léninisme a dominé, et qu'un jour, Staline a introduit le stalinisme. Au contraire : au cours de plus de dix ans de direction stalinienne, une nouvelle interprétation du



marxisme a été donnée, telle qu'elle était adaptée à l'époque d'alors. Les principes fondamentaux de cette époque, je les ai déjà interprétés à maintes reprises ; permettez moi de les répéter encore une fois : selon l'avis de Marx, il résultait de sa méthode dialectique, pour le monde, une grande perspective historique ; il a cherché dans tous ses écrits à exposer les fondements économiques et politiques de cette méthode. Cette perspective a fourni à l'action de Marx son incitation principale. Grâce à cette incitation, il a analysé à son époque les bases de la stratégie et défini aussi la tactique, dans chaque situation, au sein de la stratégie donnée. Staline a renversé tout cela. De l'avis de Staline, la situation tactique d'un jour à l'autre était de la première importance ; dans cette situation, tant la stratégie que la théorie aussi étaient soumises à la tactique. Lorsque Staline, par exemple, a mis en scène les grands procès contre Boukharine et les autres, il a fourni pour cela une théorie selon laquelle la lutte de classes, sous le socialisme, s'aggravait constamment.

Je pourrais aussi illustrer la même chose par un exemple toujours important encore, où Staline, même d'un point de vue tactique, avait raison. Lorsqu'en 1939, il conclut un pacte avec Hitler, il a eu, vu tactiquement, une démarche juste : dans la suite, la guerre mondiale a pris un autre tournant, seuls l'Angleterre et les États-Unis se sont retrouvés en guerre contre l'Allemagne, le danger pour l'Union Soviétique a été endigué. À mon avis, c'est une grande question que de savoir si cela ne serait pas arrivé, même sans le tournant tactique de Staline. Mais pourtant, lorsque Staline a développé, à partir de cette base tactique, la théorie selon laquelle la seconde guerre mondiale était

identique à la première, et a sorti le mot d'ordre, tout comme Liebknecht <sup>3</sup> en son temps, selon lequel l'ennemi se trouvait dans les pays capitalistes eux-mêmes et devait y être combattu, il a donné aux partis français et anglais, au nom du Komintern, une indication fausse et funeste.

De plus, il faut dire que les idées staliniennes, même aujourd'hui, ne sont pas totalement mortes. C'est pourquoi notre conception marxiste, sur de nombreuses questions de politique mondiale, n'est qu'une conception tactique qui ne peut pas être modifiée en une nuit ; elle peut se révéler comme fausse progressivement, pratiquement chaque jour. Dit grossièrement, une telle conception a en réalité vraiment peu de choses à voir avec les évolutions récentes.

INTERVIEWER : Pour le 300<sup>ème</sup> anniversaire de l'université de Zagreb, vous avez été nommé docteur *honoris causa* de cette université. Que retenez-vous de la réception de votre œuvre en Yougoslavie ?

LUKÁCS : Déjà lors de la deuxième guerre mondiale, nous avons admiré la Yougoslavie. Ce fut le seul petit pays à avoir mené contre Hitler un combat de grande ampleur. En ce qui concerne l'attitude des yougoslaves, ils ont été un bon exemple pour nous, en Hongrie, où la résistance contre Hitler a été largement moins consciente, résolue, et réussie. Plus tard, ce fut pour nous un grand événement que Tito, le premier, s'oppose par une critique concrète aux méthodes staliniennes. L'histoire du socialisme n'oubliera jamais ce grand pas de Tito. Par suite de cet événement, on a publié en Yougoslavie une littérature marxiste beaucoup plus libre, plus libre que la littérature

---

<sup>3</sup> Karl Liebknecht (1871-1919) homme politique socialiste allemand.

marxiste soviétique officielle. Cela, je l'ai suivi très attentivement. Dans l'histoire, il n'y a jamais eu d'évolution où l'on saute d'un train dans un autre. De grandes discussions ont lieu avant que ne se développe l'idéologie d'une nouvelle ère. Que ce processus ait été déclenché est un grand mérite des yougoslaves, ceci, chacun doit le reconnaître.

Nous avons exprimé le vœu d'un renouveau du marxisme. Dans ce domaine, chacun essaye en fonction de ses propres capacités intellectuelles, de faire de son mieux. Il va de soi que de tout cela, il ne s'est dégagé jusqu'à maintenant ni un point de vue clairement défini, ni un courant dominant. Ne vous fâchez pas si je dis que je suis convaincu que le courant pour lequel je m'engage s'imposera. Je sais que chacun espère que l'histoire fera advenir qu'il ait raison, avec ses points de vue. En tout cas, une telle décision historique sur la juste voie à suivre n'est pas encore objectivement tombée. C'est pourquoi il y a, dans les pays socialistes comme dans les pays capitalistes, des gens qui cherchent à rénover le marxisme et à aider à sa victoire. Cela, chacun le fait selon ses propres capacités, à sa propre manière, chacun se tient au cœur de la polémique et espère que peut-être, son courant réussira à sortir le marxisme de la mauvaise situation où il a abouti sous l'influence de Staline.

INTERVIEWER : On pense souvent que le système de l'autogestion serait une découverte spécifiquement yougoslave. Ne fait-elle pas plutôt partie, généralement, du concept du socialisme ?

LUKÁCS : L'autogestion des producteurs est en tout cas l'un des problèmes les plus importants du socialisme.

L'autogestion s'oppose tant au stalinisme qu'à la démocratie bourgeoise, dont le mécanisme a été décrit par Marx dès les années 40 du siècle dernier. Ce mécanisme se fonde sur la contradiction entre le *citoyen*, qui était un idéaliste, et le *bourgeois* qui était un matérialiste. Le développement du capitalisme conduit à ce que le bourgeois soit le maître, le citoyen son laquais idéologique. Au contraire, le développement socialiste, d'abord dans la Commune de Paris, puis dans les deux révolutions russes, poussait à la démocratie des conseils. Démocratie des conseils, cela veut dire démocratie au quotidien. L'autogestion démocratique doit être étendue au domaine le plus simple de la vie quotidienne, et à partir de là s'élargir vers le haut, de sorte que finalement, ce soit effectivement le peuple qui décide des questions les plus importantes. Actuellement, nous ne sommes qu'au début d'une telle évolution. Mais les nouvelles pratiques qui ont été développées en Yougoslavie vont indubitablement contribuer à ce qu'on en vienne, dans des circonstances modifiées, sur chaque voie vers le socialisme, à la révolution des conseils ouvriers.

INTERVIEWER : que représente Lénine dans votre propre vie ?

LUKÁCS : si vous entendez par là des contacts personnels, Lénine représente très peu pour moi. Notre contact personnel a consisté exclusivement en ce que Lénine, dans les années 20, attaque mon article sur le parlementarisme comme non-marxiste et mauvais.<sup>4</sup> J'ai énormément appris de cette critique. Lénine soulignait la différence entre une institution historiquement dépassée et une

---

<sup>4</sup> cf. Georg Lukacs, *Sur la question du parlementarisme* (1920)  
<http://amisgeorglukacs.org/2016/10/georg-lukacs-sur-la-question-du-parlementarisme-1920.html>

institution qui est tellement obsolète qu'en aucune façon, elle n'implique des conséquences tactiques.

J'ai rencontré Lénine au troisième congrès du Komintern, mais j'étais alors un petit membre du Comité Central d'un petit parti clandestin. Si quelqu'un m'avait présenté à Lénine, il aurait sûrement eu à traiter des problèmes plus importants que de discuter avec une Hongrie de deuxième rang. Néanmoins, le comportement de Lénine à ce congrès m'a laissé une très forte impression. L'étude de ses œuvres a contribué à renforcer cette impression. Lénine était un type nouveau de révolutionnaire. Je ne veux pas par-là mettre en doute l'importance des anciens révolutionnaires. Mais ils avaient quelque chose d'une aristocratie, avec une conception du monde de sages qui pouvaient se comporter correctement en réponse au comportement erroné des masses. Chez les grands révolutionnaires, il y avait quelque chose d'ascétique. On peut le déceler clairement chez Robespierre. Cela vaut aussi pour des révolutionnaires modernes comme Ottó Korvin<sup>5</sup> en Hongrie ou Max Levien<sup>6</sup> à Munich. Max Levien disait que les communistes sont des morts libérés. C'est là le plus haut degré de l'ascétisme. Au contraire de cela, Engels et tout particulièrement Lénine n'ont aucun trait ascétique. Lénine a comme d'autres consacré sa vie à la révolution, sans que ce sacrifice ne porte cependant des

---

<sup>5</sup> Ottó Korvin (1894-1919) membre du Comité Central du Parti des Communistes de Hongrie, chef politique du Commissariat du peuple aux affaires intérieures de la République Hongroise des Conseils.  
*cf.* l'article que Lukacs lui a consacré en 1920.

<http://amisgeorglukacs.org/2022/03/georg-lukacs-otto-korvin-1920.html>

<sup>6</sup> Max Levien (1885-1937), militant communiste russo-germanique. Il joua un rôle critique lors des dernières semaines de la 2<sup>ème</sup> République des Conseils de Bavière. Il disparaît lors des purges staliniennes.

traits ascétiques. Je crois que cet exemple de Lénine jouera un grand rôle dans l'évolution future.

INTERVIEWER : Y a-t-il un lien direct entre l'ascèse et la critique de Lénine du gauchisme *La maladie infantile du communisme* ? <sup>7</sup>

LUKÁCS : Évidemment. Les gauchistes radicaux étaient pour la plupart des ascètes révolutionnaires, et parmi eux des gens respectables et pleins d'abnégation. Mais Lénine a traité cette question comme un problème politique. Il va de soi qu'il y avait aussi là-dedans le problème moral, mais seulement à une étape supérieure de développement, comme problème public.

INTERVIEWER : Que pensez-vous du mouvement ouvrier international d'aujourd'hui, si on l'observe sous l'angle de l'écrit de Lénine sur le gauchisme comme « maladie infantile. »

LUKÁCS : On devrait être très prudent quand on applique à notre époque les œuvres des classiques. Celui qui pense que le livre de Lénine, rédigé en 1920, convient sans changement à la jeunesse américaine de 1969 est naturellement dans l'erreur.

Il s'agit de ce que nous ne nous trouvons aujourd'hui qu'au début de modifications profondes de la société capitaliste. Quand on pense à 1945, à la défaite de Hitler, les gens croyaient alors, en ce temps-là, que l'*American way of life*, le nouveau capitalisme manipulateur, signifiait une nouvelle ère de développement. On disait qu'il ne s'agissait donc plus de capitalisme, mais d'une société d'un ordre supérieur etc. Aujourd'hui, 25 ans plus tard,

---

<sup>7</sup> Lénine, *Œuvres* tome 31, pp. 11-116. Avril mai 1920.

tout ce système est dans une crise très profonde, et devant des réformes très profondes. Le début de ces modifications a été posé par la révolte des étudiants et des intellectuels.

Les étudiants et des intellectuels n'ont pas encore jusqu'à présent présenté de véritable programme élaboré. Le programme qu'ils produisent dans la plupart des cas est très naïf. Les jeunes parlent par exemple très souvent de la nécessité d'écartier la manipulation et du travail de faire un jeu. Cela conduirait au renouveau de ce que Fourier<sup>8</sup> préconisait déjà au début de 19<sup>ème</sup> siècle, et que Marx avait raillé dans les années 1840. Nous avons affaire à un mouvement qui, idéologiquement, en est encore à un niveau très immature, mais doit néanmoins être apprécié positivement puisqu'il représente une opposition aux contradictions de la société capitaliste manipulatrice. Vu à l'échelle de l'histoire universelle, nous nous trouvons au seuil d'une crise d'ampleur mondiale. Cette crise peut même aussi durer 50 ans. Cela devrait être clarifié, on devrait en être pleinement conscient.

D'un autre côté, je vois là une occasion pratique importante de revivifier le marxisme. Lénine a toujours encore raison quand il écrit dans *Que faire ?* : « Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire. »<sup>9</sup> Nous devons, tant chez nous qu'à l'ouest aussi, rénover la méthode marxiste. Nous devons analyser économiquement et socialement l'évolution du capitalisme (ce que nous, marxistes, n'avons pas fait jusqu'à maintenant) et résoudre concrètement les problèmes

---

<sup>8</sup> Charles Fourier (1772-1837), philosophe français, fondateur de l'École sociétaire, représentant du « socialisme critico-utopique ».

<sup>9</sup> Lénine, *Que faire ?* Moscou, Éditions en langues étrangères, 1958, p. 27.

concrets. Ce n'est que si cela se produit que nous pourrions parler d'un mouvement révolutionnaire vraiment sérieux, qui conduit à de grands choix. C'est pourquoi je considère comme absolument nécessaire de soulever à nouveau toutes les questions en rapport avec la théorie marxiste. Même dans les pays socialistes, il y a des problèmes de ce genre, car sans rénovation de la théorie, il n'y a pas, même chez nous, de nouvelle pratique. Celui qui croit que l'on peut se débarrasser du capitalisme par des happenings est naïf.

INTERVIEWER : quels problèmes concrets se produisent dans les pays socialistes en ce qui concerne une rénovation de la théorie marxiste.

LUKÁCS : Il y a de nombreux problèmes. Commençons par les problèmes économiques. Comme Lénine lui-même en était parfaitement conscient, la révolution russe n'a pas, conformément au pronostic de Marx, éclaté dans les pays capitalistes les plus développés, elle n'a pas éclaté non plus sous la forme d'une révolution mondiale, mais dans un pays relativement arriéré, comme une révolution isolée. Cela veut dire qu'il a incombé à l'Union Soviétique une tâche particulière qui n'avait pas été prévue dans le modèle marxiste sur la révolution socialiste dans les pays capitalistes développés : la tâche de porter la production à un niveau où l'édification du socialisme véritable était possible.

Staline a vaincu ses rivaux, non seulement parce qu'il était un bon tacticien, mais aussi parce qu'il représentait de la façon la plus résolue le socialisme dans un seul pays. Il voulait que la production sous-développée rattrape son retard. Cela aussi a été atteint en Union Soviétique sous



Staline, même si ce ne fut pas parfaitement. Ce qui n'a pas été atteint jusqu'à présent, c'est de transformer cette production en une production qui prépare la transition vers le socialisme véritable.

Tant en Union Soviétique que dans tous les autres pays socialistes se pose aujourd'hui, à ce sujet, la question : quel est le pas suivant ? si nous cherchons refuge dans les méthodes staliniennes, nous ne trouverons aucune réponse à cette question. À l'occasion de l'introduction de notre nouvelle politique économique, j'ai affirmé : le problème ne peut être résolu que par l'introduction de la démocratie socialiste.

Le nouveau développement économique et la transition du système stalinien, non démocratique, à la démocratie socialiste implique toute une série de problèmes. Ces problèmes sont corrélés entre eux – il est impossible de résoudre un de ces problèmes sans régler en même temps aussi les autres. Comme ces problèmes ne sont pas non plus résolus dans de nombreux pays, nous nous trouvons nous aussi dans une crise qui doit être résolue d'une manière ou d'une autre, tant théoriquement que pratiquement. Cette question est pour nous d'une importance décisive, car il nous ne pourrions sinon pas réussir à porter notre économie au niveau du reste du monde. Seule une évolution démocratique effacera les dégâts du stalinisme. Lorsque l'Union Soviétique, à l'époque de Lénine, était économiquement et politiquement dans une situation effroyable, j'ai pris part comme émigré à de nombreuses réunions où nous faisons des collectes pour le peuple souffrant de l'Union Soviétique. Une grande partie des intellectuels viennois, et tout particulièrement les travailleurs, sentaient que ce qui se

passait en Union Soviétique était aussi décisif pour leur propre vie. Il s'agissait de leur propre cause lorsque les russes voulaient édifier le socialisme. Les conséquences funestes de l'évolution stalinienne furent que ce *nostra res agitur* s'est totalement perdu dans les mouvements ouvriers européens.

Il n'est pas exact de dire qu'un français ou un italien est socialiste parce qu'il veut vivre comme un ouvrier en Union Soviétique. Il ne veut pas vivre comme en Union Soviétique. Il veut vivre de façon socialiste. Le mode de vie des ouvriers et des paysans en Union Soviétique, pour un travailleur européen, n'est pas socialiste. Tant que nous ne réussissons pas à matérialiser la théorie socialiste dans notre quotidien, tant que nous ne réussissons pas à l'imposer aussi dans les pays socialistes, il sera impossible de rétablir cette puissante force d'attraction que le socialisme avait déployée en 1917, et qui a duré jusqu'aux grands procès de 1938. Cela vaut aussi pour le rétablissement de la solidarité dans le socialisme.

INTERVIEWER : On parle beaucoup de la réforme économique dans les pays socialistes. Croyez vous qu'il soit possible de réformer l'économie toute seule ?

LUKÁCS : Il est impossible de prendre en compte l'économie isolément de tout le reste. De ce point de vue, les gens se trompent. Notre peuple lui aussi se trompe quand il croit que quelque chose pour laquelle il existe des départements propres dans les universités existe aussi de manière indépendante dans la réalité. Je peux certes être enseignant en économie politique, indépendamment de la société, de l'idéologie etc., mais le développement économique véritable constitue toujours une partie du

développement social global. C'est pourquoi je ne dis pas non plus que l'on doit revivifier l'économie politique marxiste, mais que l'on doit rénover le marxisme. Marx, au sens où nos professeurs l'enseignent, n'a jamais été un économiste. Si l'on feuillette *Le Capital*, on trouve à chaque page une foule d'expressions que l'on en peut pas classer dans l'économie politique. Marx, comme tous les grands penseurs, ne se préoccupe pas de classifications, mais examine les évolutions sociales dans leur ensemble.

C'est pourquoi en Hongrie, j'ai défendu l'idée que la nouvelle politique économique ne peut pas être menée sans une revivification de la démocratie socialiste. Je suis convaincu que nombre d'erreurs et d'échecs qui ont eu lieu dans notre pays comme résultat de la nouvelle politique économique sont à rapprocher du fait que des mesures économiques ont été prises sans que l'on ait créé pour cela la base démocratique. On peut répéter beaucoup de choses sur Marx, mais qu'il fut un expert en économie comme le pensent de nombreux professeurs chez nous en Hongrie ou chez vous en Yougoslavie, ses ennemis les plus acharnés ne peuvent absolument pas le dire. Sans vouloir devenir de nouveaux Marx, nous devrions revenir au marxisme.

